



Le Voleur Noir et le Chevalier du Glen

Description

Le Voleur Noir et le Chevalier du Glen

Il y a longtemps, dans le sud de l'Irlande, vivaient un roi et une reine qui eurent trois fils, tous très beaux. La reine, leur mère, tomba gravement malade et devait bientôt mourir, ce qui fit grande peine à la cour, et particulièrement au roi, son époux. Voyant sa fin approcher, elle demanda au roi :

« Je vais vous quitter, et comme vous êtes jeune et en pleine force de l'âge, vous vous remarierez certainement après ma mort. Tout ce que je vous demande, c'est de bâtir une tour sur une île au milieu de la mer, où vous garderez nos trois fils jusqu'à ce qu'ils soient majeurs et capables d'agir par eux-mêmes, afin qu'ils ne soient pas sous l'emprise ou la juridiction d'une autre femme. Ne manquez pas de leur donner une éducation convenable à leur rang, et qu'ils soient formés aux exercices et passe-temps nécessaires à des fils de roi. Voilà tout ce que j'ai à vous dire, adieu. »

Le roi, les larmes aux yeux, l'assura qu'elle serait obéie en tout. Elle se tourna alors dans son lit, un sourire aux lèvres, et expira. Jamais on ne vit plus grand deuil que celui qui traversa la cour et tout le royaume ; une femme aussi bonne et généreuse que la reine ne se trouvait nul part ailleurs dans le monde. Elle fut enterrée avec grande pompe et magnificence, et le roi en devint presque inconsolable.

Toutefois, il fit construire la tour et y plaça ses fils sous la garde de précepteurs compétents, selon sa promesse. Avec le temps, les seigneurs et chevaliers du royaume conseillèrent au roi (car il était jeune) de se remarier ; ce conseil prévalut, et ils lui choisirent pour épouse une riche et belle princesse, la fille d'un roi voisin dont il devint très amoureux. Peu après, la nouvelle reine eut un fils, ce qui causa grandes fêtes et réjouissances à la cour, au point que l'on en vint presque à oublier la défunte reine. Le roi et la nouvelle reine vécurent heureux ensemble pendant plusieurs années.

Un jour, la reine, ayant affaire avec la fermière de la basse-cour, se rendit elle-même chez elle, et après une longue conversation, s'apprêtait à partir lorsque la bonne femme souleva à voix haute que si jamais elle revenait, elle se casse le cou. La reine, grandement indignée par ce qu'elle considérait comme un affront téméraire de l'une de ses plus humbles sujets, exigea immédiatement des explications, sinon elle la ferait exécuter.

« Cela vous vaudra la peine, madame, » dit la femme, « de bien me payer, car la raison pour laquelle j'ai prié ainsi vous concerne grandement. »

« Combien dois-je vous payer ? » demanda la reine.

« Vous devez me donner, » dit-elle, « le plein d'un paquet de laine, et j'ai un vieux pot que vous devez remplir de beurre, ainsi qu'un tonneau que vous devez remplir de blé. »

« Combien de laine faudra-t-il pour remplir le paquet ? » demande la reine.

« Il faudra sept troupeaux de moutons, » dit-elle, « et leur descendance pendant sept ans. »

« Combien de beurre faudra-t-il pour remplir votre pot ? »

« Sept laiteries, » dit-elle, « et leur production pendant sept années. »

« Et combien faudra-t-il pour remplir le tonneau que vous avez ? » dit la reine.

« Il faudra la production de sept tonneaux de blé pendant sept ans. »

« C'est une grande quantité, » dit la reine ; « mais la raison doit être extraordinaire, et je vous donnerai tout ce que vous demandez avant de m'en priver. »

« Eh bien, » dit la femme, « c'est parce que vous êtes tellement stupide que vous ne constatez pas les affaires qui vous mettent en danger, vous et votre enfant. »

« Et de quoi s'agit-il ? » demande la reine.

« Eh bien, » dit-elle, « le roi, votre mari, a trois beaux fils qu'il a eus avec la défunte reine, qu'il garde enfermés dans une tour jusqu'à ce qu'ils soient majeurs, dans l'intention de diviser le royaume entre eux, et laisser votre fils faire sa fortune ; maintenant, si vous ne trouvez pas un moyen de les détruire, votre enfant et peut-être vous-même serez laissés désolés à la fin. »

« Et que me conseillez-vous de faire ? » dit-elle ; « je ne sais nullement comment agir dans cette affaire. »

« Vous devez faire savoir au roi, » dit la femme de basse-cour, « que vous avez entendu parler de ses fils, et vous étonner grandement qu'il vous les ait cachés tout ce temps ; dites-lui que vous souhaitez les voir, et qu'il est grand temps de les libérer, et que vous désirez qu'il les amène à la cour. Le roi le fera alors, et une grande fête sera préparée à cette occasion, ainsi que des divertissements de toutes sortes pour amuser le peuple ; Dans ces jeux, » dit-elle, « demandez aux fils du roi de jouer une partie de cartes avec vous, ce qu'ils ne refuseront pas. Maintenant, » dit la femme, « vous devez conclure une entente, que si vous gagnez, ils doivent faire tout ce que vous leur ordonnerez, et si eux gagnent, vous devez faire tout ce qu'ils vous ordonneront de faire ; cet accord doit être fait devant l'assemblée, et voici un jeu de cartes, » dit-elle, « dont je pense que vous ne perdrez pas. »

La reine accepta aussitôt les cartes et, après avoir remercié la femme pour sa gentille instruction, retourna au palais, où elle était très agitée jusqu'à ce qu'elle puisse parler au roi à propos de ses enfants ; enfin, elle lui en parla d'une manière très polie et engageante, de sorte qu'il ne put voir ni

intention ni malice. Il consentit volontiers à son désir, et ordonna qu'on fasse sortir ses fils de la tour, et qu'on les amène au palais, se réjouissant de leur libération. Ils étaient tous trois très beaux et très compétents dans tous les arts et exercices, de sorte qu'ils gagnèrent l'amour et l'estime de tous ceux qui les virent.

La reine, plus jalouse que jamais, attendait avec impatience que toutes les festivités et réjouissances soient terminées pour faire sa proposition, comptant grandement sur le pouvoir des cartes de la femme. Enfin, cette assemblée royale commença à jouer et s'amuser, et la reine très habilement invita les trois princes à jouer aux cartes avec elle, concluant le pacte que lui avait conseillé la fermière.

Ils acceptèrent le défi, et l'aîné des fils et elle jouèrent la première partie, qu'elle gagna ; puis le second fils joua, et elle gagna cette partie aussi ; le troisième fils et elle jouèrent alors la dernière partie, et il la gagna, elle fut bien contrariée de ne pas l'avoir en son pouvoir comme les autres, étant le plus beau et le plus aimé des trois.

Toutefois, chacun était désireux d'entendre les commandes de la reine en ce qui concerne les deux princes, ne pensant pas qu'elle avait une mauvaise intention envers eux. Que ce soit la femme qui l'ait instruite, ou que ce soit de par son propre savoir, je ne pourrais le dire ; mais elle décréta qu'ils devaient aller lui apporter l'étalon sauvage aux cloches du Chevalier du Glen, sinon ils auraient la tête coupée.

Les jeunes princes n'étaient nullement concernés, ne sachant pas ce qu'ils avaient à faire ; mais toute la cour était stupéfaite de cette demande, sachant très bien qu'il leur serait impossible d'obtenir l'étalon, car tous ceux qui l'avaient déjà cherché avaient péri dans l'entreprise. Cependant, ils ne pouvaient annuler l'accord, et on demanda au plus jeune des princes de formuler sa demande envers la reine, car il avait gagné sa partie.

« Mes frères, » dit-il, « vont maintenant partir en voyage, et comme je le comprends, un voyage périlleux où ils ne savent pas quel chemin prendre ni ce qui peut leur arriver. Je suis donc décidé à ne pas rester ici, mais à partir avec eux, quoi qu'il advienne ; et je demande et ordonne, selon mon marché, que la reine reste sur la plus haute tour du palais jusqu'à notre retour (ou que nous soyons morts), avec pour seule nourriture des gerbes de céréales et pour seule boisson de l'eau froide, même si cela devait durer sept ans et plus. »

Tout étant maintenant fixé, les trois princes quittèrent la cour à la recherche du palais du Chevalier du Glen, et en chemin, ils rencontrèrent un homme qui était un peu boiteux et semblait être quelque peu avancé en âge ; ils tombèrent rapidement en conversation, et le plus jeune des princes demanda à l'étranger son nom, ou pourquoi il portait un bonnet noir aussi remarquable.

« Je suis appelé, » dit-il, « le Voleur de Sloan, et parfois le Voleur Noir à cause de mon bonnet ; » et racontant au prince la plupart de ses aventures, il lui demanda à son tour où ils se rendaient et ce qu'ils faisaient.

Le prince, désireux de répondre à sa requête, lui raconta leur histoire de bout en bout. « Et maintenant, » dit-il, « nous voyageons, et nous ne savons pas si nous sommes sur le bon chemin. »

« Ah, mes braves compagnons, » dit le Voleur Noir, « vous êtes peu conscients du danger qui vous guette. Je cours après cet étalon depuis sept ans, et je ne peux jamais le voler à cause d'une

couverture de soie qu'il a sur lui dans l'écurie, avec soixante cloches fixées dessus, et chaque fois que vous approchez de l'endroit, il le remarque rapidement et se secoue ; ce par le son des cloches alarme non seulement le prince et ses gardes, mais tout le pays alentour, de sorte qu'il est impossible de l'obtenir, et ceux qui ont le malheur d'être pris par le Chevalier du Glen sont bouillis dans un fourneau rougeoyant. »

« Mon Dieu, » dit le jeune prince, « que ferons-nous ? Si nous revenons sans l'étalon, nous perdrons notre tête, je vois donc que nous sommes en mauvaise posture des deux côtés. »

« Eh bien, » dit le Voleur de Sloan, « si c'était moi, je préférerais mourir aux mains du Chevalier plutôt que par ordre de la méchante reine ; de plus, je vais aller avec vous et vous montrer le chemin, et quel que soit votre sort, je prendrai la même chance que vous. »

Ils lui exprimèrent leur sincère gratitude pour sa gentillesse, et lui, connaissant bien la route, les amena rapidement en vue du château du chevalier.

« Maintenant, » dit-il, « nous devons rester ici jusqu'à la nuit ; car je connais tous les recoins du lieu, et s'il y a la moindre chance que cela réussisse, c'est quand tout le monde est endormi »

En conséquence, à l'heure morte de la nuit, les trois fils du roi et le Voleur de Sloan tentèrent de s'emparer de l'Étalon des Cloches pour l'emporter, mais avant qu'ils ne puissent atteindre les écuries, l'étalon hennit terriblement et se secoua, et les cloches retentirent avec un tel bruit que le chevalier et tous ses hommes furent instantanément sur pied.

Le Voleur Noir et les fils du roi pensèrent s'échapper, mais ils furent soudainement entourés par les gardes du chevalier et faits prisonniers ; ils furent conduits dans cette partie sombre du palais où le chevalier gardait une fournaise toujours prête, dans laquelle il jetait tous les délinquants qui venaient à sa rencontre, ce qui en quelques instants les consumait entièrement.

« Audacieux vauriens ! » dit le Chevalier du Glen, « comment osez-vous tenter une action aussi osée que de voler mon étalon ? Voyez maintenant la récompense de votre folie ; pour votre plus grand châtiment, je ne vous ferai pas tous bouillir ensemble, mais un après l'autre, afin que chacun puisse apprécier les souffrances atroces de ses malheureux compagnons. »

Ainsi en disant, il ordonna à ses serviteurs d'attiser le feu : « Nous allons faire bouillir le plus âgé de ces jeunes hommes en premier, » dit-il, « et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui sera ce vieux fripon avec le bonnet noir. Il semble en être le capitaine et semble avoir traversé de nombreux tourments. »

« J'ai déjà été aussi proche de la mort que le prince l'est maintenant, » dit le Voleur Noir, « et j'ai échappé ; et il échappera aussi. »

« Non, tu ne l'as jamais été, » dit le chevalier ; « car il est à deux ou trois minutes de sa fin. »

« , » dit le Voleur Noir, « j'étais à un moment de ma mort, et je suis encore ici. »

« Comment cela se fait-il ? » dit le chevalier ; « J'aimerais bien l'entendre, car cela semble impossible. »

« Si vous pensez, sir chevalier, » dit le Voleur Noir, « que le danger dans lequel je me trouvais dépasse celui de ce jeune homme, le pardonneriez-vous de son crime ? »

« Je le ferai, » dit le chevalier, « alors continuez votre histoire. »

?



« J'étais, monsieur, dit-il, un garçon très sauvage dans ma jeunesse, et j'ai connu bien des malheurs ; une fois en particulier, alors que je me promenais, je fus plongé dans la nuit et ne pus trouver de logement. Finalement, j'arrivai à un vieux four à pain, et comme j'étais très fatigué, je montai et m'étendis sur le côté. Je n'étais pas là depuis longtemps quand je vis trois sorcières entrer avec trois sacs d'or. Chacune mit son sac d'or sous sa tête, comme pour dormir. J'entendis l'une d'elles dire à

l'autre que si le voleur noir venait sur elles pendant leur sommeil, il ne leur laisserait pas un sou. Je découvris par leur discours que tout le monde avait mis mon nom dans la bouche, bien que je sois resté silencieux comme un mort pendant leur discussion. Finalement, elles s'endormirent profondément, alors je me glissai doucement et, des sacs de farine posés contre le mur, j'en plaçai un sous chacune de leurs têtes, et je partis avec leur or aussi vite que je le pus.

« Je n'étais pas allé bien loin, continua le voleur de Sloan, lorsque je vis un lévrier, un lièvre et un faucon qui me poursuivaient, et je commençai à penser que c'étaient les sorcières qui avaient pris ces formes pour que je ne puisse leur échapper sans être vu ni sur terre ni sur l'eau. Voyant qu'ils n'apparaissaient pas sous une forme formidable, je résolus plus d'une fois de les attaquer, pensant qu'avec ma large épée je pourrais facilement les détruire. Mais considérant encore qu'il était peut-être encore en leur pouvoir de revivre, j'abandonnai ma tentative et grimpai avec difficulté sur un arbre, emportant mon épée à la main et tout l'or avec moi. Cependant, quand ils arrivèrent à l'arbre, ils découvrirent ce que j'avais fait, et, faisant encore usage de leur art infernal, l'un d'eux se transforma en enclume de forgeron, l'autre en un morceau de fer, dont le troisième fit bientôt une hache. Ayant fait la hache, elle se mit à abattre l'arbre, et au bout d'une heure, il commença à trembler sous mon poids. Enfin, il commença à plier, et je m'aperçus qu'un ou deux coups au plus suffiraient à le faire tomber. Je commençai alors à croire que ma mort était inévitable, considérant que ceux qui étaient capables de faire tant de choses allaient bientôt mettre fin à ma vie ; mais au moment où elle avait tiré le coup qui devait mettre fin à mon sort, le coq chanta, et les sorcières disparurent, ayant repris leur forme naturelle de peur d'être reconnues, et je m'en sortis sain et sauf avec mes sacs d'or.

« Maintenant, monsieur, dit-il au chevalier du Glen, si ce n'est pas une aventure aussi grande que celle que vous avez jamais entendue, d'être à un coup de hache de ma fin, et ce coup même tiré, et après tout y échapper, je vous laisse le soin de vous en sortir. »

« Eh bien, je ne peux pas dire que ce ne soit pas très extraordinaire », dit le chevalier du Glen, « et pour cette raison, pardonnez à ce jeune homme son crime ; attisez donc le feu jusqu'à ce que je fasse bouillir ce deuxième. »

« En effet », dit le Voleur Noir, « je voudrais penser qu'il ne mourrait pas cette fois non plus. »

« Comment cela ? dit le chevalier ; il lui est impossible de s'échapper. »

« J'ai moi-même échappé à la mort de manière plus miraculeuse », dit le Voleur de Sloan, « que si vous l'aviez prêt à le jeter dans la fournaise, et j'espère qu'il en sera de même pour lui. »

« Mais, as-tu déjà couru un grand danger ? dit le chevalier. Je serais heureux d'entendre ton histoire, et si elle est aussi merveilleuse que la dernière, je pardonnerai à ce jeune homme comme j'ai pardonné à l'autre. »

« Mon mode de vie, monsieur, dit le voleur noir, n'était pas bon, comme je vous l'ai déjà dit ; et, à un certain moment, étant à court d'argent et ne trouvant aucune entreprise digne d'intérêt, je me trouvai dans une grande détresse. Finalement, un riche évêque mourut dans le voisinage où je me trouvais alors, et j'appris qu'il était enterré avec sur lui une grande quantité de bijoux et de riches robes, tout ce dont je comptais me rendre maître en peu de temps. En conséquence, la nuit même, je m'y mis et, en arrivant sur place, je compris qu'il était placé à l'autre bout d'un long caveau sombre, dans lequel je pénétraï lentement. Je n'étais pas allé bien loin lorsque j'entendis un pas s'approcher de moi d'un pas rapide, et bien que naturellement hardi et audacieux, pensant à l'évêque défunt et au crime dans lequel je m'engageais, je perdis courage et courus vers l'entrée du caveau. Je n'avais reculé que de quelques pas lorsque j'aperçus, entre moi et la lumière, la silhouette d'un grand homme noir debout à l'entrée. Comme j'étais saisi de grande peur et que je ne savais comment passer, je tirai sur lui un coup de pistolet, et il tomba aussitôt en travers de la porte. Voyant qu'il avait toujours la forme d'un mortel, je commençai à croire que ce ne pouvait pas être le fantôme de l'évêque. Revenant donc à ma frayeur, je me hasardai à l'extrémité supérieure du caveau, où je trouvai un gros paquet, et après un examen plus approfondi, je découvris que le cadavre était déjà fouillé, et que celui que j'avais pris pour un fantôme n'était rien d'autre qu'un membre de son clergé. Je fus alors très fâché d'avoir eu le malheur de le tuer, mais je ne pouvais rien faire d'autre. Je pris le paquet qui contenait tout ce qui appartenait au cadavre et qui avait de la valeur, dans l'intention de quitter cette triste demeure ; mais au moment où j'arrivais à l'entrée, je vis les gardes du lieu venir à moi, et je les entendis distinctement dire qu'ils allaient chercher dans le caveau, car le voleur noir n'aurait pas hésité à voler le cadavre s'il se trouvait quelque part dans cet endroit. Je ne savais pas comment me comporter, car si j'étais vu, j'aurais sûrement perdu la vie, car tout le monde était aux aguets à ce moment-là, et personne n'était assez hardi pour m'approcher. Je savais très bien qu'à la première vue, on me tuerait comme un chien. Cependant, je n'avais pas de temps à perdre. Je pris et soulevai l'homme que j'avais tué, comme s'il était debout, et moi, accroupi derrière lui, je le soulevai du mieux que je pus, de sorte que les gardes le virent facilement en arrivant au caveau. Apercevant l'homme en noir, l'un des hommes cria que c'était le voleur noir, et, présentant son arme, tira sur l'homme, sur quoi je le laissai tomber, et je me glissai moi-même dans un petit coin sombre qui était à l'entrée du lieu. Quand ils virent l'homme tomber, ils coururent tous dans le caveau et ne s'arrêtèrent qu'au bout, de peur, comme je le pensais, qu'il n'y ait d'autres personnes avec celui qui avait été tué. Mais pendant qu'ils étaient occupés à inspecter le cadavre et le caveau pour voir ce qu'ils pouvaient rater, je me suis esquivé, et, une fois parti, et toujours parti ; mais ils n'ont plus jamais eu le Voleur Noir en leur pouvoir depuis.

« Eh bien, mon brave, dit le chevalier du Val, je vois que tu as traversé bien des dangers : tu as délivré ces deux princes par tes récits ; mais je suis moi-même désolé que ce jeune prince doive souffrir pour tous. Maintenant, si tu pouvais me dire quelque chose d'aussi merveilleux que celui que tu viens de me dire, je lui pardonnerais également ; j'ai pitié de ce jeune homme et je ne voudrais pas le mettre à mort si je pouvais l'éviter. »

« Cela arrive bien », dit le voleur de Sloan, « car c'est lui que je préfère, et j'ai réservé le passage le plus curieux pour la fin à cause de lui. »

« Eh bien, alors, dit le chevalier, écoutons-le. »

« J'étais un jour en voyage, raconte le voleur noir, et j'arrivai dans une grande forêt, où j'errai longtemps sans pouvoir en sortir. Finalement, j'arrivai à un grand château, et la fatigue m'obligea à y faire escale, où je trouvai une jeune femme et un enfant assis sur ses genoux, et elle pleurant. Je lui demandai ce qui la faisait pleurer, et où se trouvait le seigneur du château, car je m'étonnais beaucoup de ne voir aucun mouvement de serviteurs ou de personnes dans les environs.

« Il est heureux pour vous, dit la jeune femme, que le seigneur de ce château ne soit pas chez lui en ce moment ; car c'est un géant monstrueux, avec un seul œil sur le front, qui se nourrit de chair humaine. Il m'a apporté cet enfant, dit-elle, je ne sais où il l'a eu, et il m'a ordonné d'en faire un pâté, et je ne peux m'empêcher de pleurer à cet ordre. »

« Je lui ai dit que si elle connaissait un endroit approprié où je pourrais laisser l'enfant en toute sécurité, je le ferais, plutôt que de le voir tué par un tel monstre.

Elle m'a parlé d'une maison un peu plus loin où je trouverais une femme qui s'en occuperait. « Mais que vais-je faire pour la tarte ? »

« Coupe-lui un doigt, dis-je, et je t'apporterai un jeune cochon sauvage de la forêt, que tu pourras habiller comme si c'était l'enfant, et mettre le doigt à un certain endroit, afin que si le géant doute de quelque chose à ce sujet, tu saches où le retourner au premier abord, et quand il le verra, il sera pleinement convaincu que le gâteau est fait de l'enfant. »

» Elle accepta le plan que je lui proposais, et, après avoir coupé le doigt de l'enfant, je l'eus bientôt, grâce à elle, dans la maison dont elle m'avait parlé, et je lui apportai le petit cochon à la place. Elle prépara ensuite le pâté, et après avoir mangé et bu moi-même copieusement, j'allais prendre congé de la jeune femme lorsque nous vîmes le géant franchir les portes du château.

« Dieu me bénisse, dit-elle, que vas-tu faire maintenant ? Fuis et couche-toi parmi les cadavres qu'il a dans la chambre (en me montrant l'endroit), et enlève tes vêtements pour qu'il ne te distingue pas des autres s'il a l'occasion d'aller par là. »

« Je suivis son conseil et m'étendis au milieu des autres, comme mort, pour voir comment il se comporterait. La première chose que je l'entendis, c'était qu'il réclamait son pâté. Quand elle le posa devant lui, il jura que ça sentait la chair de porc, mais, sachant où trouver le doigt, elle le retourna aussitôt, ce qui le convainquit du contraire. Le pâté ne fit que lui ouvrir l'appétit, et je l'entendis aiguïser son couteau et dire qu'il lui fallait un ou deux croupions, car il n'était pas du tout rassasié. Mais quelle ne fut pas ma terreur lorsque j'entendis le géant tâtonner parmi les cadavres, et que, me croyant moi-même, je me coupai la moitié de la hanche et l'emportai avec lui pour la faire rôtir. Vous pouvez être sûr que j'étais dans une grande souffrance, mais la peur d'être tué m'empêcha de me plaindre. Cependant, quand il eut tout mangé, il se mit à boire des liqueurs chaudes en grande quantité, de sorte qu'au bout de peu de temps il ne put plus tenir la tête, se jeta sur un grand panier qu'il avait fait fabriquer à cet effet et s'endormit profondément. Quand je l'entendis ronfler, je m'approchai et demandai à la femme de bander ma blessure avec un mouchoir ; puis, prenant la salive du géant, la rougissais au feu et la passais dans l'œil, mais je ne pus le tuer.

« Cependant, je laissai la broche enfoncée dans sa tête et je pris mes jambes à mon cou ; mais je découvris bientôt qu'il me poursuivait, bien qu'aveugle ; et ayant un anneau enchanté, il me le lança, et il tomba sur mon gros orteil et y resta attaché.

« Le géant appela alors l'anneau, qui était là, et à ma grande surprise, il le fit répondre sur mon pied. Guidé par celui-ci, il fit un bond sur moi que j'eus la chance de remarquer, et heureusement il échappa au danger. Cependant, je me rendis compte que courir ne me servait à rien tant que j'avais l'anneau au pied. Je pris donc mon épée, je coupai le bout sur lequel elle était attachée et je jetai le tout dans un grand étang à poissons qui me convenait. Le géant appela de nouveau l'anneau, qui, par le pouvoir de l'enchantement, le faisait toujours répondre ; mais lui, ne sachant pas ce que j'avais fait, s'imagina que l'anneau était toujours sur quelque partie de moi, et fit un violent bond pour me saisir, mais il entra dans l'étang, par-dessus la tête et les oreilles, et se noya. Maintenant, seigneur chevalier, dit le voleur de Sloan, vous voyez quels dangers j'ai traversés et auxquels j'ai toujours échappé ; mais, en vérité, je suis boiteux à cause de l'absence de mon orteil depuis lors. »

« Mon seigneur et maître », dit une vieille femme qui écoutait tout le temps, « cette histoire n'est que trop vraie, comme je le sais bien, car je suis la femme même qui était dans le château du géant, et vous, mon seigneur, l'enfant que je devais transformer en tarte ; et c'est cet homme même qui vous a sauvé la vie, ce que vous pouvez savoir par l'absence de votre doigt qui a été arraché, comme vous l'avez entendu, pour tromper le géant. »

Le chevalier du Glen, très surpris de ce qu'il avait entendu la vieille femme raconter, et sachant qu'il voulait son doigt d'enfance, commença à comprendre que l'histoire était bien vraie.

« Et est-ce là mon libérateur ? dit-il. Ô brave homme, non seulement je vous pardonne à tous, mais je vous garderai auprès de moi toute votre vie, où vous festoieriez comme des princes et aurez tous les services que j'ai moi-même. »

Ils remercièrent tous le Seigneur à genoux, et le Voleur Noir lui expliqua la raison pour laquelle ils avaient tenté de voler le Destrier de Cloches, et la nécessité dans laquelle ils se trouvaient de rentrer chez eux.

« Eh bien », dit le chevalier du Glen, « si c'est le cas, je vous offre mon coursier plutôt que de laisser ce brave garçon mourir ; vous pouvez donc y aller quand vous le souhaitez, n'oubliez pas de venir me voir de temps en temps, afin que nous puissions bien nous connaître. »

Ils promirent qu'ils le feraient et, avec une grande joie, ils partirent pour le palais du roi leur père, et le voleur noir avec eux.

La méchante reine se tenait tout ce temps sur la tour, et, entendant les cloches sonner à une grande distance, savait très bien que c'étaient les princes qui revenaient à la maison, et le coursier avec eux, et par dépit et vexation, elle se précipita du haut de la tour et fut brisée en morceaux.

Les trois princes vécurent heureux et bien pendant le règne de leur père, et gardèrent toujours le voleur noir avec eux ; mais on ne sait pas ce qu'ils firent après la mort du vieux roi.

date créée

24/04/2026

Auteur

cdf